

Anthropologie industrielle et culture ouvrière

Pierre Bouvier

Volume 10, numéro 1, 1986

Travail, industries et classes ouvrières

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006325ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006325ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouvier, P. (1986). Anthropologie industrielle et culture ouvrière. *Anthropologie et Sociétés*, 10(1), 163–169. <https://doi.org/10.7202/006325ar>

ANTHROPOLOGIE INDUSTRIELLE ET CULTURE OUVRIÈRE *



Pierre Bouvier

Une compréhension renouvelée du travail dans les sociétés industrielles implique l'élaboration d'un nouveau champ au croisement entre anthropologie et sociologie. Le regard anthropologique, celui de la distanciation (Lévi-Strauss), peut permettre d'enrichir et de renouveler les résultats obtenus par la sociologie industrielle. Pour construire cette « socio-anthropologie », l'observateur qui, dans ce cas, appartient à la société qu'il examine, doit se confronter aux représentations que son objet a élaborées : ensemble de pratiques et de valeurs qui peuvent faire écran – et qui l'ont parfois fait – comme en témoigne une sociologie « critique » prompte à se voir imposer des présupposés et ainsi à ne pouvoir instaurer cette mise à distance indispensable.

L'une de ces difficultés peut être désignée sous la notion ambivalente de culture ouvrière. Une socio-anthropologie du travail industriel ne peut faire l'impasse sur une telle conception car elle traverse, sous ses diverses connotations positives ou négatives, l'objet même qu'elle veut étudier.

Le travail, ses pratiques et ses représentations, continue dans nos sociétés à être le fait d'un ensemble important et particulier : celui que constituent les différentes catégories ouvrières.

◇ La notion de culture ouvrière est particulièrement difficile à saisir étant donné les implications sociales et idéologiques qui la recouvrent. Les conditions d'exploitation de la force de travail ont suscité, au cours du XIXe siècle, l'émergence d'organisations spécifiques à la classe ouvrière. Il s'agissait, pour elles, de se réclamer, transitoirement, d'une situation donnée qui était celle d'une exploitation. La classe ouvrière se présentait d'abord comme productrice de projets, de devenirs qui étaient les négations de la situation qui lui était faite et qu'elle subissait. La notion de culture ouvrière, c'est-à-dire un ensemble constitué de pratiques et de représentations

* Cet article s'inspire d'une communication présentée en 1983 à Nantes au colloque « Les cultures populaires ».

suffisamment stable et spécifique pour pouvoir être désigné comme tel, était de ce fait repoussée ou passée sous silence par ses propres locuteurs. Ceux-ci voulaient rejeter le stade actuel où ils se trouvaient placés, celui de conditions de travail et de vie dénoncées comme contraignantes et injustes.

Ce préambule détermine, en grande partie, l'émergence même du concept de culture ouvrière. Les porte-parole et les organisations que se donne la classe : intellectuels organiques et intellectuels traditionnels ralliés (Gramsci 1975: 597-608), élaborent essentiellement des revendications sociales et des projets politiques. Cette logique est d'autant plus présente qu'une forte domination s'exercerait : « La classe qui dispose des moyens de la production matérielle dispose du même coup des moyens de la production intellectuelle, si bien que, l'un dans l'autre, les idées de ceux à qui sont refusés les moyens de production intellectuelle sont soumises du même coup à cette classe dominante » (Marx 1970: 74). Les références à une certaine spécificité culturelle sont rares dans les propositions pratiques et théoriques : « C'est par la lutte que la classe ouvrière progresse vers son idéal; cet idéal n'est cependant pas la destruction, mais une nouvelle organisation de la vie » (Bogdanov 1977: 268). P.J. Proudhon accorde peu d'attention à la culture ouvrière quoique le travail, et ses valeurs morales, occupe une place certaine dans ses travaux. G. Sorel prolonge certaines de ces réflexions : « Plus je réfléchis à ces questions, plus je me persuade que le travail peut servir de base à une culture qui ne ferait pas regretter la civilisation bourgeoise » (1921: 285).

Les stratégies propres aux acteurs socio-politiques émanant de la classe ainsi que leurs perspectives immédiates ou à long terme occupent le centre des débats et écrits. Elles laissent d'autant moins de place à ces questions culturelles qu'elles travaillent à l'extinction de leurs spécificités : « Le prolétariat ne peut s'affranchir lui-même sans supprimer ses propres conditions d'existence » (Marx 1923: 62). « Le prolétariat aura-t-il assez de temps pour créer une culture « prolétarienne » ?... Le prolétariat a pris le pouvoir précisément pour en finir à jamais avec la culture de classe et pour ouvrir la voie à une culture humaine » (Trotsky 1964: 160-161).

Le syndicalisme, plus directement issu des ateliers et entreprises pourrait, a priori, être plus précis face à ce concept de culture ouvrière. Il l'est inévitablement, quoique d'une manière plus latente que manifeste, dans sa prise en compte des conditions de travail et de leurs effets sur l'existence ouvrière. Cependant les contraintes physiques et mentales du travail en entreprise ainsi que les pressions patronales ne peuvent permettre aux organisations de développer des analyses d'identités particulières (Sainsaulieu 1977). L'urgence revendicative s'impose et recouvre la quasi totalité du champ d'action.

Pour les organisations engagées plus directement dans une démarche se rapprochant du type socio-politique, les stratégies revendicatives se couplent

à un corpus idéologique où les conditions ouvrières spécifiques tendent à se fondre dans des programmes unifiant les particularismes afin de transformer la réalité présente, en visant d'autres changements (comme le syndicalisme de classe et de masse de la CGT). Il ne s'agit donc pas tant d'approfondir des pratiques et des représentations données, qui ne sont que le résultat, à un certain moment, d'acquis obtenus par les luttes antérieures, que de développer les prochaines étapes, compte tenu des nouvelles contraintes, afin d'obtenir la satisfaction des revendications qu'elles déterminent. À la limite, il n'est pas dans la destination du syndicat de consacrer temps et énergie à structurer ce concept latent de culture ouvrière, notion qui pourrait être en évolution constante (Bouvier 1980). De plus, l'insistance portée aux aspects spécifiques, stables, risquerait d'enfermer les revendications dans un cercle étroitement corporatiste. Pour les organisations confédérales comme pour les partis politiques, l'enjeu est interclassiste, national sinon international : « Nous continuons la France. Et c'est parce que nous continuons la France que nous voulons sauver la culture » (Vaillant-Couturier 1962: 247). Au concept de culture ouvrière, on préfère les notions du droit à la Culture, de la Culture pour tous : « Nous luttons pour une culture moderne et démocratique » (Leroy 1972: 33).

Ces éléments, comme l'extinction attendue de toute culture de classe dans l'état socialiste, concourent à cette situation : « là où on le voit le plus clairement, c'est dans l'attitude théorique et pratique du prolétariat vis-à-vis des questions purement idéologiques, des questions de culture. Ces questions occupent, aujourd'hui encore, une position à peu près isolée dans la conscience du prolétariat; leur liaison organique, tant avec les intérêts vitaux immédiats qu'avec la totalité de la société, n'a pas encore pénétré dans la conscience » (Lukacs 1960: 105).

Cette notion de culture ouvrière, on la retrouve cependant, en France, autour d'un courant socio-littéraire des années trente. L'écrivain « prolétarien » devait répondre à des critères précis : origine ouvrière, autodidacte ou boursier, ouvrier manuel, employé ou instituteur (Ragon 1974). Pour des auteurs tels que H. Poulaille, T. Remy, etc., l'accent est mis sur une littérature-témoignage et sur une forte réserve vis-à-vis de l'engagement politique. Tout en rejetant également le volontarisme théorique, et plus particulièrement celui de l'Union Internationale des Écrivains Révolutionnaires dirigée par M. Gorki et représentée par H. Barbusse, M. Martinet, militant syndical, ne conçoit pas de culture « prolétarienne » qui ne soit également porteuse d'une idéologie de libération : « La culture ouvrière doit naître en pleine vie syndicale » (1976: 82).

Cette école socio-littéraire, dont la volonté de retracer des pratiques et des représentations ouvrières a donné quelques résultats, s'est cependant dissoute rapidement sous la pression des contradictions internes et des condamnations externes (Loffler 1975).

◇ Une réflexion socio-anthropologique sur les catégories ouvrières ne peut ignorer ces débats car ils connotent fortement l'objet en question. De ce fait la notion de « cultures ouvrières » semble plus adéquate. Nous entendons par là l'émergence historique d'une pluralité de cultures spécifiques — pratiques et représentations — propres aux divers segments de l'appareil de production. Cette définition présente l'avantage de permettre l'analyse d'objets construits et délimités méthodologiquement, tout en restant relativement à l'écart des implications idéologiques sous-jacentes (Bourdieu, Chamboredon et Passeron 1973).

Ces différentes cultures ouvrières, ou plutôt ces « ensembles populationnels cohérents », se construisent à partir de leurs déterminants matériels, c'est-à-dire les composantes des procès de travail : base matérielle et technique, conduite de travail, logique organisationnelle et effets sur le « hors production ». Ces éléments induisent un ensemble de pratiques et de représentations. Il s'agit de démontrer que ces construits pratico-symboliques varient suffisamment d'un secteur de la production à l'autre pour pouvoir être isolables, spécifiques, voire, dans un certain continuum historique, irréductibles. Ils détermineraient, de ce fait, des cultures ouvrières particulières, des « blocs socio-technologiques ».

Des secteurs de la production se prêtent relativement bien à cette démonstration. Les composantes du travail minier par exemple sollicitent des pratiques et des représentations ouvrières dont les plus singulières et propres à caractériser une culture spécifique seraient : travail physique en souterrain et par équipe, déconstruction de l'espace-temps, forte sociabilité endogène dans et hors production (Lengrand 1974, Theret 1978, Keller 1976). Ou encore le transport urbain de masse dont l'implantation en sous-sol détermine, pour les agents d'exécution des réseaux métropolitains, une pratique et une représentation particulière de l'espace. Le processus n'étant pas en continu, il n'induit pas une notion spécifique du temps. Le traitement de masse d'un produit particulier (l'utilisateur dans des conditions techniques et organisationnelles récemment automatisées) détermine une insécurité particulière. La vocation urbaine de ce processus, l'absence d'une périphérie propre, contrairement au cas des corons miniers, conduit à des sociabilités ouvertes sur l'extérieur. L'introduction de nouvelles technologies associée à des suppressions de postes et à des compressions d'effectifs renforce, par le dépérissement du tissu socio-professionnel interne, le glissement vers le « hors production » (Bouvier 1977, 1985a).

Ces éléments, parmi lesquels les instances représentatives catégorielles sont importantes, participent à la constitution d'une certaine culture. Un secteur de production comme celui de la chimie lourde et de la pétrochimie induit des pratiques et des représentations que l'on ne peut assimiler à celle des secteurs très brièvement cités. Ceci est le cas particulièrement des unités les plus intégrées (Coriat 1980, Galle et Vatin 1980). Une polyvalence accentuée, des équipes postées fortement soudées, une main-d'œuvre

jeune et qualifiée, un désenclavement territorial des établissements... autant de variables qui participent à la constitution de spécificités socio-professionnelles induisant une culture particulière. On a cru y déceler à une certaine époque le lieu de l'émergence d'une nouvelle classe ouvrière (Mallet 1963).

À ces cas, qu'il faudrait développer en détail, nous pourrions associer, pour préciser les particularismes, les cultures de segments tels ceux du textile (forte main-d'œuvre féminine) ou de la pêche industrielle en haute mer (importance de l'espace-temps).

◇ Ce champ, construit par la socio-anthropologie et composé d'un pluralisme de cultures ouvrières, peut apparaître anachronique vis-à-vis du développement de deux facteurs importants : l'introduction d'automatismes dans un grand nombre de secteurs et la porosité croissante des sociabilités d'entreprise face à la société globale. Ceci pourrait conduire à une banalisation accrue des divers secteurs. Elle n'est pas non plus à l'abri des critiques d'organisations syndicales fédératives et confédératives. L'incitation à l'étude des particularismes catégoriels voire corporatistes risquerait de faire obstacle aux revendications légitimes du plus grand nombre.

Cette démarche doit se comprendre dans la perspective d'une analyse en profondeur des composantes de la quotidienneté des différents procès de travail et des pratiques et représentations qu'ils induisent. Elle permet, non pas de détourner l'attention vers des faits sociaux limités, et voués tôt ou tard à des évolutions, mais d'apporter une connaissance fine de pratiques et d'attentes séquentielles que l'on ignore ordinairement.

De plus les organisations porteuses de dynamiques fusionnelles s'interrogent régulièrement sur la nécessité d'une approche plus séquentielle des différentes populations de l'appareil de production (Panis 1980). C'est peut-être à ce niveau que l'on peut le mieux appréhender les transformations en cours comme les diverses représentations évolutives du concept de travail face à l'introduction des nouvelles technologies (Maurice 1980) et à la porosité des sociabilités d'entreprise.

Ces recherches demandent non seulement un recours aux outils de la sociologie mais également l'assistance de méthodes anthropologiques (Balandier 1974) comme l'immersion partielle ou totale dans les milieux étudiés, l'utilisation de la littérature autoscopique individuelle et collective propres à ces diverses cultures. Les travaux sociologiques déjà réalisés ainsi que ceux en cours permettent d'étayer ce type de démarche (Verret 1982). Le croisement des résultats autorise une compréhension renouvelée de la quotidienneté – pratiques et représentations – des différents procès de travail industriels et de leurs spécificités (Bouvier 1983, 1984, 1985b).

RÉFÉRENCES

BALANDIER G.

1974 *Anthropo-logiques*. Paris: Presses Universitaires de France.

BOGDANOV A.

1977 « Critique de l'art prolétarien », in *La science, l'art et la classe ouvrière*.
(1918) Paris: François Maspero.

BOURDIEU P., J.C. Chamboredon et J.C. Passeron

1973 « La rupture » : 27-49, in *Le métier de sociologue*. Paris: Mouton.

BOUVIER P.

1977 *Métro-polis*. Paris: Tigres en Papier.

1980 *Travail et expression ouvrière*. Paris: Galilée.

1983 « Pour une anthropologie de la quotidienneté du travail », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, LXXIV: 133-142.

1984 « Perspectives pour une socio-anthropologie du travail », *Sociétés*, 2: 8-10.

1985a *Technologie, travail, transports*. Paris: Méridiens.

1985b « Le travail en Chine et les enjeux de sa modernisation », *Le travail humain*, 48, 2: 181-185.

CORIAT B.

1980 « Ouvriers et automates. Procès de travail, économie de temps et théorie de la segmentation de la force de travail » : 41-76, in J.P. de Gaudemar (éd.), *Usines et ouvriers. Figures du nouvel ordre productif*. Paris: François Maspero.

GALLE R. et F. Vatin

1980 « L'idéal de fluidité : industrie pétrolière et organisation du travail » : 78-92, in J.P. de Gaudemar (éd.), *Usines et ouvriers. Figures du nouvel ordre productif*. Paris: François Maspero.

GRAMSCI A.

1975 « La formation des intellectuels » : 597-608, in *Gramsci dans le texte*. Paris: (1930) Éditions Sociales.

KELLER H.

1976 *Amélie I*. Paris: Les Presses d'aujourd'hui.

LENGRAND L.

1974 *Mineur du Nord*. Paris: Éditions du Seuil.

LEROY R.

1972 *La culture au présent*. Paris: Éditions Sociales.

LOFFLER P.A.

1975 *Chronique de la littérature prolétarienne française de 1930 à 1939*. Bassac: Plein Chant.

LUKACS G.

1960 « La conscience de classe » : 67-107, in *Histoire et conscience de classe : (1920) essais de dialectique marxiste*. Paris: Éditions de Minuit.

MALLET S.

1963 *La nouvelle classe ouvrière*. Paris: Éditions du Seuil.

MARTINET M.

1976 *Culture prolétarienne*. Paris: François Maspero.

MARX K.

1923 « La Sainte Famille », in *Oeuvres philosophiques*. Tome 2. Paris: Costes.

(1845)

1970 *L'Idéologie allemande*. Paris: Éditions Sociales.

(1846)

MAURICE M.

1980 « Le déterminisme technologique dans la sociologie du travail (1955-1980). Un changement de paradigme ? », *Sociologie du travail*, 1: 22-37.

PANIS C.

1979 « Enquêtes sociologiques, sondages et syndicats »: 31-37, in *Études et Documents Économiques*. C.C.E.E., C.G.T. Reproduction d'un « Questionnaire pour une enquête ouvrière » de K. Marx.

1980 « L'enquête, premier pas de l'action syndicale », *Aujourd'hui CFDT*, 42: 48-61.

RAGON M.

1974 *Histoire de la littérature prolétarienne en France*. Paris: Albin Michel.

SAINSAULIEU R.

1977 *L'identité au travail*. Paris: Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.

SOREL G.

1921 *Illusions du Progrès*. Paris: Marcel Rivière.

THERET A.

1978 *Parole d'ouvrier*. Paris: Grasset.

TROTSKY L.

1964 *Littérature et Révolution*. Paris: Julliard.

(1923)

VAILLANT-COUTURIER P.

1962 « Nous continuons la France », in *Le parti communiste français, la culture et les intellectuels*. Paris: Éditions Sociales.

(1934)

VERRET M.

1982 *L'ouvrier français, le travail ouvrier*. Paris: Armand Colin.

Pierre Bouvier
Socio-anthropologie du travail
Centre d'Études Sociologiques - C.N.R.S.
82, rue Cardinet
75017 Paris
France